

Filtré pour vous :
essais, documents, débats.



Veuf et vif

LE RÉCIT DE
CLAUDE ASKOLOVITCH.

LIRE P.4

Éditorial

« CULTURE DE GUERRE »

Un télescopage mémoriel cette semaine : Guerre 14-18, cinquantenaire de la mort du général de Gaulle, quinquennat des attentats du 13 novembre. C'est tout de même la Grande Guerre qui aspire les ombres du deuil, avec Maurice Genevoix entrant au Panthéon le 11 novembre. Mais face aux fantômes centenaires du malheur, la France sous Covid et en plein terrorisme islamiste n'est pas si éloignée de la France des tranchées. Sorti le 23 avril dernier, en plein confinement, le remarquable *C'est la guerre. Petits sujets sur la violence du fait guerrier (XIX^e-XXI^e siècle)* de l'historien Stéphane Audoin-Rouzeau (Le Félin) prend sa lueur utile. Dans la postface du livre qui tisse avec finesse, traces, objets, pratiques et rites des contemporains de 14-18, l'historien connecte avec le 13 novembre 2015 : « *C'est parce que les deux événements font basculer le corps social dans un temps radicalement différent du temps ordinaire qu'un tel rapprochement est possible : car la cristallisation d'une culture*

SUITE P. 2

SOMMAIRE

P.2-4 LES IDÉES DE L'ACTU :

Se souvenir du 13 novembre. Faut-il boycotter Amazon ?
L'INFLUENCEUR : Claude Askolovitch, veuf et vif.

P.5-7 L'ACTU DES IDÉES & SAVOIRS :

La philosophe Agnès Heller.
POP SPIRITE : Sean Connery.
Anamosa : la meilleure façon de marcher. Romain Badouard : La politique peut-elle réguler le Web ?
SUCRÉ : *Charlie* à 50 ans.

P.8 CRASH-TEST : Héros et maudits.

13 NOVEMBRE

S'en souvenir pour quoi faire ?

Les sociologues Sarah Gensburger et Gérôme Truc viennent de publier leur enquête *Les Mémoires du 13 novembre* (EHESS). Comment

se souvenir alors qu'Emmanuel Macron envisage un musée dédié aux victimes du terrorisme.

LIRE P.2



ÉDITRICE

Chloé Pathé, ou les possibilités d'un livre

Quatre ans après son lancement, Anamosa, sa maison d'édition spécialisée dans les sciences sociales, vient d'obtenir le Femina de l'essai pour *Joseph Kabris ou les possibilités d'une vie*, signé de l'historien Christophe Granger.

LIRE P.6



©Chloé Pathé, Paris, 2018 par Olivier Roller.

L'ŒIL BLANCAFORT

Lire d'accord, mais pas trop.



WEB

Romain Badouard : « L'État n'est pas impuissant »

Dans *Les Nouvelles Lois du Web* (Seuil/ La République des idées), le sociologue propose une somme de changements culturels et politiques, rendant possible une régulation démocratique des contenus sur la Toile.

LIRE P.7

SUITE ÉDITO P.1

de guerre est le fruit, avant tout, de cette transformation des temporalités. » Dans la société française du XXI^e siècle, on a observé le même « terreau patriotique » que l'on croyait

stérilisé, les mêmes colères discursives et les mêmes besoins d'héroïsme et d'héroïsation. Stéphane Audoin-Rouzeau voulait raison garder en précisant que cette « culture de guerre »

s'était dissipée assez vite après les attentats. La décapitation de Samuel Paty et les meurtres à la basilique de Nice la prolongent.



E.Lx

LES IDÉES DE L'ACTU

Petites intelligences sur les attentats du 13 novembre cinq ans après, le boycott d'Amazon par un éditeur, une étude internationale auprès des usagers de transports autonomes, le récit de Claude Askolovitch sur le veuvage.

Faut-il se souvenir du 13 novembre 2015 ?

Un procès monstre des attentats de l'État islamique aux Stades de France, terrasses du XI^e arrondissement et Bataclan est prévu pour janvier 2021 et ce, pour une durée de six mois. Dans les nouvelles injonctions mémorielles, plus que celle de *Charlie Hebdo*, la tragédie du 13 novembre 2015 au titre de premier attentat « indifférencié », c'est-à-dire non ciblé, selon l'expression de l'historien Stéphane Audoin-Rouzeau, « reste porteur de l'indéniable puissance des commencements »*. C'est cette date qui aurait réellement inauguré la prise de conscience collective d'un terrorisme islamiste sur le territoire national. Le 19 septembre 2018, le président de la République annonçait, lors de la « journée nationale des victimes du terrorisme »⁽¹⁾, l'intention de créer un musée idoine. Un « comité mémoriel » d'une vingtaine de personnes, conduit par l'historien Henry Rousso, a remis en mars dernier son rapport au Premier ministre. Proposition : « être un lieu d'hommage et de recueillement, mais également un musée d'histoire et de société et un lieu de transmission sociale, pédagogique, culturelle et scientifique. Il couvrira l'ensemble des victimes et des actes terroristes de toute nature qui ont touché la France et les Français, ainsi que les victimes françaises à l'étranger depuis la fin du XIX^e siècle. » Une ambition lourde, elle aussi, de questions et de promesses de polémiques (qui est une victime de l'Histoire ?). La commission de préfiguration, dans les prochaines semaines, devrait fixer son lieu d'implantation. Une gageure



là aussi : il doit être suffisamment neutre mais symbolique et aussi éloigné géographiquement que possible d'un attentat pour ne pas être chargé des souvenirs de celui-ci au détriment d'autres.

Il est aussi en concurrence avec un projet de la Mairie de Paris, « le jardin du souvenir », rappellent les sociologues Sarah Gensburger et Jérôme Truc qui ont dirigé un étonnant document de recherche, *Les Mémoires du 13 novembre*. S'appuyant sur les collectes exceptionnelles par les Archives de Paris, de témoignages sur la voie publique au lendemain du 13 novembre, et près de 400 photographies, leur livre constitue lui aussi un méta-mémorial de papier. Des Post-it, des nounours et des bouquets de fleurs séchées sont ainsi devenus patrimoine national. 95,8 %

des documents collectés ont été numérisés et mis en ligne. Le 4,2 % restant se répartit entre des documents relevant de la vie privée et ne pourront être consultés que dans 50 ans, et des messages jugés discriminant ou haineux – mais consultables aux Archives.

A priori quel intérêt trouve-t-on dans ces monceaux de bouts de papier, de dessins avec des cœurs et de messages nunuches hors contexte ? L'élan d'une société. Le mémorial de papier palpite de cette mémoire impressionniste. C'est ce qui fait toute la vitalité et la densité intellectuelle de l'étude. Les chercheurs suivent le phénomène des autels éphémères de rue, le travail hors norme des archivistes inspirés de leurs collègues de New York, les frottements et les affrontements d'expression, les sentiments et les ressentiments, les registres de condoléances, les saintes colères et les pas d'amalgame. Ils tâtonnent eux aussi entre émotions et démarche scientifique du moment. Sarah Gensburger et Jérôme Truc plaident pour que les sciences sociales se décollent de ses écrans et « continuent de regarder le monde, ses rues et ses places, et les traces que les hommes et les femmes y laissent ».



(1) Le 19 septembre 1989, 170 personnes mourraient dans l'attentat à la bombe d'un DC10 de la compagnie UTA, au-dessus du Niger. Attentat perpétré par la Libye de Khadafi. À noter que depuis 2020, c'est le 11 mars qui marque cette commémoration nationale, la France s'étant mis au diapason de la « journée européenne des victimes du terrorisme ».

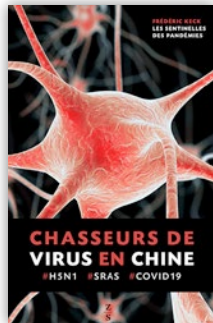
Les Mémoires du 13 novembre, EHESS, 285 p., 19,80 €. Paru septembre 2020. Également : *Face aux attentats*, Florence Faucher et Jérôme Truc (dir.), Puf, 100 p., 9,50 €.

* *C'est la guerre*, Le Félin, 266 p., 22 €. Paru avril 2020. Lire aussi Édito.

ÉDITION

Les éditeurs doivent-ils boycotter Amazon ?

C'est l'idée émise par Zones sensibles, un maison d'édition belge spécialisée dans les sciences humaines, fondée en 2011 et que dirige Alexandre Laumonier, lui même anthropologue spécialisé dans le trading haute fréquence et les algorithmes. Elle publie 5-6 essais par an. Autant dire rien pour les ogres de la distribution comme Amazon. Cette année, son bestseller est *Sentinelles de la pandémie* (Lire Le Caoua n°3-4) de l'anthropologue Frédéric Keck, qui s'est vendu à plus de 4000 exemplaires. C'est ce qui a lui mis la puce à l'oreille.



qui acceptent de défendre une matière à penser parfois difficile. » Depuis des mois, Zones sensibles encourage les lecteurs à acheter ses ouvrages chez les librairies indépendants ou sur leurs plateformes. Or avec le livre de Frédéric Keck, l'éditeur remarque qu'Amazon a réalisé une contre-performance (6% des ventes, deux fois moins que la moyenne habituelle) - même s'il reste « malheureusement le premier vendeur de livres ». Cette baisse perdurant au delà du confinement, Zones sensibles estime qu'une forme de consommation militante est en train de se mettre en place et refuse,

Dans un texte publié sur le site *Actualitté*, l'éditeur précise : « 10 % des 2456 librairies (sur 25 000 points de vente que son diffuseur-distributeur Les Belles Lettres travaille) qui ont vendu un ou plusieurs de nos ouvrages génèrent 80 % des ventes. Il y a donc une « concentration » des ventes, réalisées par un petit nombre de librairies – celles qui veulent bien accepter nos ouvrages dans leurs rayons, selon leur intérêt et leur spécialité. » Et d'ajouter : « Cette situation nous convient très bien : notre objectif n'est pas d'être partout, mais plutôt d'être au bon endroit, et de travailler de près avec les librairies

à compter du 20 novembre, les services d'Amazon. Pour cela, elle ne mettra plus son code-barre sur la couverture, mais en page intérieure, au bas du colophon (les indications techniques et d'impression), de façon à le rendre invisible des robots d'Amazon. C'est *Généalogie de la morale économique* de Sylvain Piron qui devrait inaugurer cette décision. Zones sensibles encourage ses consœurs progressistes à faire de même. Pas sûr que la gauche éditoriale s'excite sur ce projet.



Texte intégral sur le site *Actualitté*, posté le 10 novembre.

I.A

Laisseriez-vous votre enfant seul dans une voiture autonome ?

C'est l'une des questions posées par une enquête internationale, première du genre, qui cherche à cerner les préférences des usagers dans chaque pays et « l'acceptation de nouveaux services de mobilité tels que les véhicules autonomes et connectés ». Wise-Act est un réseau de 150 experts et d'universitaires dans 41 pays qui « étudie les impacts élargis du transport autonome et connecté ». Un parcours d'une vingtaine de questions pratiques et éthiques est proposé de façon anonyme. Signe des temps, les concepteurs de l'enquête demandent de faire abstraction de l'impact de la Covid sur la circulation. L'un des coordonateurs de l'enquête en France est Cristina Pronello, professeure à l'École polytechnique de Turin, chercheuse à l'UTC de Compiègne et titulaire de la chaire "Mobilité intelligente et dynamiques territoriales".

Contact : <https://wiseact.limequery.com/519838?lang=fr>

ABONNEMENT



Nom

Prénom

Adresse

Code postal Ville

Pays

Courriel.....

Je m'abonne à partir de (mois)..... (année).....

Coupon abonnement ou sur papier libre à envoyer à : **Abonnement Les Influences - 23 rue Bénard - 75014 Paris**

Je soutiens et souscris un abonnement d'un an pour *Le Caoua des idées* à compter du

55€ au lieu de 66€ pour 48 numéros.

Je bénéficie gratuitement du pack de 4 numéros de juillet 2020.

Je paie par chèque à l'attention de **L'Agence Les Influences.**

Je désire recevoir une facture acquittée.

Se procurer des exemplaires, s'abonner en ligne sur notre kiosque :

<https://caoua.lesinfluences.fr>

À son ombre (Grasset), récit de Claude Askolovitch sur son épouse défunte et la vie réinventée.

Veuf et vif

Depuis trois ans, Claude Askolovitch se réveille la nuit. À deux heures du matin, sa nouvelle vie commence. Il quitte son XVIII^e arrondissement protecteur pour aller s'abriter à Radio France. Il y plonge volontiers dans une buée d'histoires, celle des journaux qui racontent la France encore tiède. À France Inter, dans cette parenthèse nocturne et apaisante c'est comme un atelier d'artisans, de « *journalistes fraternels et courtois comme on l'est dans une épreuve commune* ». Il tente en cinq minutes de faire fricassée d'un peu d'épopée et d'intelligence. Il mange ses mots, il murmure, il module, il conte, il cherche à enchanter les minutes compactes de la revue de presse la plus écoutée du pays. Il devient à ce moment-là, « *l'homme le moins seul de la République* ». À 9 heures, la lumière revient. Elle se pose, pas toujours élégante, souvent brutale sur toute chose et toute condition. Les êtres ou leurs souvenirs dessinent des ombres effrayantes ou tendres. Claude Askolovitch est également doué pour les nécrologies.

Dans *À son ombre*, que l'éditeur ne qualifie d'aucun statut, roman, document, autofiction, « *allons-y pour récit* » approuve Claude Askolovitch, il raconte un tout autre monde. Celui de la disparition. Celui du vide. Celui du silence et puis plus rien. Et aussi, celui du retour à la vie qui va convivre avec la mort. Le journaliste a été veuf, cueilli par surprise en 2009. La disparue, réapparaissant par souvenirs et la grâce de son écriture charnelle et tourmentée, porte son vrai prénom, Valérie. Tout est à peu près vrai dans ce récit, comme une enquête de sentiments et d'émotions sur son veuvage, mais aussi sur l'amour avec une femme plus jeune et sa paternité recommencée, mais encore sur sa place fragile, floue et réversible en famille comme dans la société. « *Mes proches n'ont*

rien découvert qu'ils ne savaient déjà, mais c'était écrit » souffle-t-il au téléphone. Seul, son « *élixir de jouvence* » a le droit à un petit secret. « *Kathleen, ce n'est pas son vrai prénom. J'ai pensé à l'héroïne, jouée par Maureen O'Hara, de Rio Grande de John Ford.* » Dans ce western âpre en bouche, Kathleen est une mère combattante qui



Claude Askolovitch ©JF Paga - Grasset.

veut récupérer son fils engagé dans la guerre contre les Apaches et qui, eux, se jouent de la frontière. Lui aussi franchit la frontière pour rattraper Valérie, puis revenir pour Kathleen, les enfants du premier mariage et les nouveaux, la vie bordélique, ou parfois se trouve au milieu du gué. À l'instar d'un Edgar Morin qui s'en réclame, il dit que, pour écrire ce livre, il a eu une « *approche de marrane* », du nom de ces Juifs qui, pour échapper aux persécutions, pratiquaient leur religion tout en feignant la conversion catholique. Il n'hésite pas à s'esquinter dans ce récit, moitié catcheur de foire moitié boxeur sui-

cidaire. Il fanfaronne, il épuise, il ruse, ou au contraire, se jette tête baissée. Dans ces pages, le hante aussi la sainte trouille de la mort sociale. Lorsque Valérie meurt, ses ennuis professionnels ont déjà commencé. L'*hubris* l'avait dévoré. Journaliste de l'âge d'or politique et médiatique des années 1980, il flirte désormais avec la retraite forcée. L'ombre avance en accéléré. Une revue de presse sur *France Inter*, une pastille dans l'émission « 28 minutes » sur *Arte* l'ont sauvé. L'éditeur Christophe Bataille aussi, qui lui a insufflé une énergie nouvelle. Quelques pages sur le haut clergé des médias éreintent, mais de loin désormais. Son meilleur copain, Manuel Valls, tant aimé, celui avec qui il rédigea un livre d'entretiens (*Pour en finir avec le vieux socialisme... et être enfin de gauche*, 2008), tant combattu par la suite en tant que Premier ministre (« *J'étais triste d'aimer si peu ce qu'il était devenu.* ») a lu le livre, avec un sourire de nostalgie et une distance elle aussi creusée.

Le roman vrai finit un peu curieusement et brusquement, comme s'il n'avait pas eu l'envie de se détacher du lien, et qu'il avait eu recours à un artifice journalistique : la Covid survenue boucle le récit et éparpille ses fantômes. « *En 2015, après Charlie Hebdo et l'HyperCacher, et même le Bataclan, même si j'étais avec les autres, j'étais incapable de communier effectivement. J'aurai décidément raté beaucoup de morts. La pandémie est venue dans nos vies par surprise et nous concerne tous. Pour Valérie, j'ai su qu'avec cet événement, j'allais lui foutre la paix, même avec un creux au ventre de temps en temps.* » Il sait encore dessiner Valérie, dans l'air, avec son doigt, et parfois, téléphone dans le vide à ses anciens numéros.

Emmanuel Lemieux

À son ombre, Claude Askolovitch, Grasset, 315 p., 20,90 €. Paru octobre 2020.

L'ACTU DES IDÉES

La vie hasardeuse et libre d'Agnès Heller, Sean Connery la mort du dernier des hommes, le Femina essai pour Joseph Kabris et l'éditrice Chloé Pathé, la régulation politique du web, les 50 ans de *Charlie Hebdo*.

PHILOSOPHIE Heller libre

L'idée : faire du hasard une philosophie de vie.

Le 19 juillet 2019 à Balatonalmádi en Hongrie, disparaissait la philosophe et sociologue Agnès Heller. Quatre-vingt-dix années d'une vie mouvementée, avec la liberté comme fil rouge. Dans un petit joyau rutilant d'intelligence qu'est son livre d'entretiens avec Georg Hauptfeld, publié post-mortem, elle raconte : « Mon père voulait depuis le début que je devienne compositrice ou philosophe. Quand j'eus grandi, il m'expliqua pourquoi : "Parce que c'est le plus absurde pour une fille." Il était convaincu qu'intellectuellement les femmes pouvaient accomplir autant que les hommes et

me révéla aussi lors d'une promenade : "Quand les femmes te disent que le plaisir sexuel n'est important que pour les hommes, n'en crois pas un mot." Aujourd'hui encore peu de parents parlent de manière aussi directe à leurs enfants. »

Cette clarté d'esprit et cette liberté de parole des promenades d'enfance auront accompagné toute son existence. Des dates la scandent : Budapest 1956, Mai-68, la chute du Mur de 1989. Des années en Australie, puis à New York (Chaire Hannah Arendt en philosophie à la New School for Social Research) la marquent. Des foyers de pensée comme l'École de Budapest (nouvelle gauche), la proximité de

Lukács, ses rencontres avec Foucault, Derrida, Castoriadis, Adorno, Löwenthal, Jonas ou Habermas, la forgent. Sa liberté d'agir et de penser aura eu à affronter le vieux régime autocrate de la Hongrie, puis le nazisme, le stalinisme et la démocratie libérale avec sa dernière séquence, l'illibéralisme du Premier ministre Viktor Orban.

Elle avait Héraclite dans l'oreille : « Le caractère est notre destin. » Son destin c'est d'avoir survécu à l'Holocauste hongrois, contraire-



ment à son cher père, ses cousins et ses amis : « Depuis mes seize ans, je me suis efforcée d'intégrer ce hasard dans ma pensée, dans mon caractère. » Pour elle, le hasard est une valeur, une possibilité de se comprendre, donc une chance parfois de changer vie et caractère.

La Valeur du hasard. Ma vie, Agnès Heller avec Georg Hauptfeld (traduit de l'allemand par Guillaume Métayer), Rivages, 284 p., 20 €. Paru août 2020.

Le dernier des hommes

Quand j'étais gamin, Sean Connery c'était surtout le papa d'Indiana Jones, et ce n'était pas rien, vu que Indiana, lui, était un peu le papa de tous les papas, le type hyper fort qui sait tout faire et qui n'a peur de rien (sauf des serpents). Et voilà qu'au troisième épisode de la saga, on apprenait que son papa était encore plus fort que lui, et on découvrait ce que Corbin et Vigarello ont démontré ensuite dans leur formidable *Histoire de la virilité* : au moins depuis l'Antiquité, chaque génération considère que « la virilité, c'était mieux avant ». Les hommes, c'est plus ce que c'était. Dans mon roman *Monsieur Amérique* (Séguier), Sean apparaît au détour d'une phrase, au titre qu'il affronta en 1955, au concours de Mr Universe, le colossal Bill Pearl. Sean ne faisait pas le poids. Bill présenta au monde le premier corps « astral », sidéral, posthumain, pur produit de l'ère nucléaire et spatiale (il fut plus tard conseiller sportif de la NASA), comme seul l'Occident savait en produire, fruit de la science, des machines et de la chimie. Le culturisme d'après guerre (jusqu'à l'arrivée d'Arnold qui le fait basculer dans la postmodernité), celui que pratique Sean, est l'expression d'un nouvel idéal moderniste, progressiste et

POP SPIRITE

La chronique de Nicolas Chemla



viriliste, militaro-industriel et scientifique – exactement comme James Bond. Bill Pearl, comme Steve Reeves avant lui, est accueilli en Dieu (littéralement) au Japon, au Moyen Orient, en Inde aussi, par des foules en larmes, qui voient en lui « le spécimen le plus abouti du développement humain ». De quoi questionner tous les relativismes décoloniaux. Bill a battu Sean, mais finalement c'est Sean qui a gagné aux yeux de l'Histoire, portant de manière plus spectaculaire encore l'idéal viriliste « impérial », en revêtant le costume de 007 avec le succès planétaire que l'on connaît.

C'est l'autre point commun entre Bond et le bodybuilding : l'un comme l'autre révèlent que la « virilité » est un uniforme. Le bodybuilder se dote d'une armure de muscles, tellement construite qu'elle appelle à la déconstruction – tout

le monde peut la revêtir. Chris Dickerson fut le premier Mister America Noir et le premier champion ouvertement gay. Et le bodybuilding féminin se porte très bien. C'est l'armure qui compte. C'est le costume qui fait Bond. 007 n'est qu'une silhouette, un signe, interchangeable, reproductible à l'infini. D'ailleurs, le prochain sera une femme noire, incarnée par Lashana Lynch. On doit s'en réjouir, nous dit-on. Fin de l'impérialisme patriarcal et hétéronormé, l'homme blanc responsable de tous les maux de la terre, tout ça tout ça. Et c'est vrai que les premiers Bond sont sacrément sexistes. En enterrant Sean, on enterre en quelque sorte le dernier des hommes. C'est le titre d'un film de Murnau, où un fier portier d'hôtel perd tout, le jour où il perd son uniforme. **N.C**

*Anthropologue du luxe et des imaginaires de la culture pop.

Anamosa, sa petite maison d'édition d'essais et de sciences sociales, a décroché le prix Femina avec *Joseph Kabris ou les possibilités d'une vie*, de l'historien Christophe Granger.

Chloé Pathé, la meilleure façon de marcher

À quoi reconnaît-on un petit éditeur ?

Au fait qu'il n'inonde pas les rédactions de communiqués de victoire, de newsletters klaxonnantes, d'Instagram hystériques, de comptes tweeters hyperémoticonnés et qu'aucune accroche annonçant que l'on a obtenu l'un des grands prix littéraires de cette rentrée, rien du tout, ne figure sur son site Web. « Vous êtes sûr ? Ah oui, c'est vrai ! C'est un peu exagéré de notre part quand même » s'amuse Chloé Pathé, fondatrice des éditions Anamosa. GFK, institut d'études de marché et juge de paix des éditeurs, a mouliné les données des ventes passées : un essai doté du prix Femina se vendrait entre 5 000 et 10 000 exemplaires. On est loin des envolées stratosphériques des romans français et étrangers qui accrochent la lumière, mais Anamosa ne va pas boudier son plaisir. Chloé Pathé, sa fondatrice, a dû solliciter les Cameron pour réimprimer 2 500 exemplaires de l'heureux élu et le lester d'un joli bandeau. Le prix Femina de l'essai a été attribué à *Joseph Kabris ou les possibilités d'une vie*, signé de l'historien Christophe Granger. De lui, on connaissait un petit essai vitriolique sur *La Destruction de l'université française* (La Fabrique) ou, plus chatoyant, *La Saison des apparences* (Anamosa), une histoire des corps à la plage entre les années 1920 et 1970. Avec son nouveau livre, l'auteur a trouvé sa note originale : un récit historique, sans affect et gros procédé narratif, mais d'un mécanisme de précision picaresque en diable. « Lorsque je l'ai lu, je me suis dit que ce livre était d'emblée un classique, un livre de fond », souffle l'éditrice. La vraie vie du Bordelais Joseph Kabris est suivie à la trace de 1780 à sa mort à 42 ans. Adolescent, il embarque sur un baleinier, en fuit l'ambiance pour se retrouver sur Nuku Hiva, une des îles Marquises, peuplée de cannibales dont il devient l'un des guerriers redoutés aux tatouages craints. Il absorbe toute la psyché marquisienne, oublie jusqu'à ses origines et sa langue, mais un navire russe, en 1804, l'arrache à



©Chloé Pathé, Paris, 2018 par Olivier Roller.

sa condition et, de Moscou à la France, il devient bête de foire itinérante, conteur et témoin vivant de monde inconnu et meurt sans avoir revu sa famille. De cette existence, Granger en a conçu un étonnant *page turner* et une magnifique réflexion sur l'invention et la réinvention d'une vie.

« **Joseph Kabris a suscité des réactions inattendues**, remarque Chloé Pathé. *Des lecteurs m'ont confié que ça leur avait donné envie de changer, de bifurquer.* » À la tête d'Anamosa où elle fait à peu près tout, avec ou sans prix, la jeune femme ne devrait pas perdre le cap qu'elle s'est fixée il y a quatre ans. Le nom de sa maison signifie « Tu marches avec moi ». Ce n'est pas du Macron, mais une expression des Amérindiens Sauks (assez proche de la tribu des Mesquakies – Renards, voire des Kickapous et qui auraient vécu dans la baie des Puants). Soit, « *entretenir une confiance mutuelle avec mes auteurs. Ce travail-là avec Christophe Granger par exemple, qui est un compagnon intellectuel de longue date, fait que, à l'exception de notes de bas de page que je lui ai demandé d'alléger, il ne s'est rien interdit. C'est ce que j'attends des écrivains d'Anamosa, faire en sorte qu'ils* »

ne feraient nulle part ailleurs. » Elle publie une dizaine d'ouvrages par an. Chloé Pathé est d'une génération de l'entre-deux. « *J'ai débuté comme stagiaire chez 00h00.com, une maison pionnière de livres à la commande, quand on croyait qu'Internet allait remplacer le papier.* » Ensuite, elle s'est retrouvée chez Autrement. On est en septembre 2001. Son premier livre est un document *blitz* paru dans la foulée de l'attentat du World Trade Center : la maison d'Henry Dougier venait d'acquérir les droits d'un livre, *L'Ombre des talibans*, le seul sur le sujet, signé du chercheur pakistanais Ahmed Rashid. « *C'est là que j'ai pu réaliser l'impact social d'un livre.* » Avec son chèque d'indemnités licenciement, elle a financé son premier ouvrage qui lui ressemble, *Le Louvre insolent*, à la fois livre de savoir ludique et essai de fond. De belles signatures des sciences sociales ont marché avec elle depuis, comme Thomas Bouchet, Antoine de Baecque, Sarah Gensburger ou Camille Froidevaux-Metterie – dont le livre *Les Seins* est aussi un bon crû de l'année 2020. Son labo éditorial aime façonner des essais « durables ». C'est, pour elle, la meilleure façon de marcher.

www.anamosa.fr



Le chercheur Romain Badouard propose une somme de changements et de principes pour une régulation démocratique des contenus du Web.

« Le Web profite du mythe de l'État impuissant »

En 2017, *Le désenchantement de l'Internet* (Fyp) analysait un monde qui portait en lui un modèle communautariste, autorisant tous les clivages. Dans ses conclusions, Romain Badouard esquissait le rôle potentiel de la puissance publique pour s'en mêler et arbitrer. « J'étais pessimiste, je suis moins défaitiste aujourd'hui », nous affirme le chercheur du laboratoire Carism (Centre d'analyse et de recherche interdisciplinaires sur les Médias – Panthéon-Assas), avec son nouvel essai, *Les Nouvelles lois du Web*, réflexions sur la régulation publique de la liberté d'expression, ou du moins ses tentatives. Un bel effort réformiste alors que la littérature sur le sujet se charge de procès en crétinisme, de servitude volontaire et d'orwellisme pixelisé. Pourtant, fake news et discours de haine : un esprit hooligan virusse les réseaux sociaux. De plus, l'infrastructure compartimente les échanges. Le système des filtres et algorithmes, totalement opaque, assignent usagers et idées à résidence, tout en cultivant une illusion d'agora. Lui-même en tant que chercheur, il constate une certaine difficulté à faire son travail auprès des opérateurs : « C'est un monde où est entretenu beaucoup d'opacité, convient-il. Les plateformes communiquent mieux avec nous, car l'Europe représente un marché très important. Nous ne parlons pas avec des robots, mais bien avec des humains ! Mais ils restent maîtres de leurs données, nous sommes dépendants de leurs informations. Les algorithmes c'est comme la recette secrète du Coca-Cola. »


L'essai est sorti au même moment que l'attentat islamiste perpétré sur le professeur d'histoire-géographie Samuel Paty. « Est-ce que la loi Avia qui a été recalée, en juin 2020, par le Conseil constitutionnel aurait pu empêcher ce crime ? Je ne le crois pas. On a assisté à un cyber-harcèlement classique, amplifié par les réseaux sociaux. En revanche la plateforme du ministère de l'Intérieur Pharos (veille de

contenus suspects ou illicites) avait bien repéré les contenus hostiles, mais c'est le volet analyse qui a manqué, estime Romain Badouard. Renforcer la petite trentaine de fonctionnaires de la plateforme, avec des analystes apparaît comme une priorité pour traiter le flux. Les acteurs du Web profitent de notre mythe de l'État impuissant. Or, non seulement celui-ci peut, mais il fait. À la modération exercée par les plateformes selon des règles qui leur appartiennent et sont franchement discutables comme dégrader imperceptiblement la visibilité de tel ou tel internaute, J'estime que nous nous trouvons à un moment favorable pour la régulation, car les citoyens se sentent de plus en plus concernés. Eux-aussi se sont emparés du sujet, notamment avec le fact-checking collaboratif et le développement de technologies alternatives. »



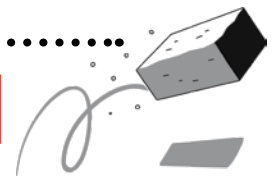
Romain Badouard

Trois principes, exposés dans l'essai, lui semblent prometteurs : Rendre transparentes les fameuses procédures de modération des plateformes, faire reconnaître un droit d'appel des internautes quand leurs comptes sont abusivement censurés par les opérateurs et, installer une « gouvernance démocratique des contenus ». Mais l'économie dite de l'attention qui génère cette immodération des haines et des infox est d'une puissante séduction, bien difficile à contrecarrer. Romain Badouard recommande une stratégie à la racine : « Exercer une forte pression publique et citoyenne sur leurs régies publicitaires, si sensibles au

bad buzz ». La mauvaise réputation comme régulation d'avenir.  E.Lx

Les Nouvelles lois du Web. Modération et censure, Romain Badouard, La République des Idées- Seuil, 110 p., 11,80 €. Paru octobre 2020.


SUCRE



Une dernière idée pour la route.

Passionnés de liberté

Une date anniversaire d'importance ne peut être oubliée en ce mois surchargé de commémorations : La parution, le 16 novembre 1970, de la couverture irrévérencieuse sur la mort du général de Gaulle qui conduit à l'interdiction de *Charlie Hebdo*. Écrire sur le demi-siècle de ce journal n'était pas aisé. L'historien des médias Christian Delporte s'en sort bien, proposant une très belle mise en perspective d'une rédaction d'amoureux et même « passionnés de la liberté ». Trois grandes périodes scandent son histoire : les années de formation entre 1960 et 1980, les années de renaissance de 1991 à 2005 et enfin, les années tragiques depuis 2006. Le portrait de groupe est enjoué et instructif.

Le plus frappant du récit : quelque soit l'époque, *Charlie Hebdo* s'avère un précieux laboratoire de talents, mais aussi de polémiques politiques, sociétales et culturelles en tous genre. Cinq ans après l'attentat cataclysmique, l'insolence continue et se réinvente. Sous protection maximale. Un journal singulier, mais un peu seul. 

S.BL

Charlie hebdo, la folle histoire, Christian Delporte, Flammarion, 408 p., 23,90 €. Paru novembre 2020.

CRASH-TEST

Un essai à l'épreuve de l'actualité : *La Fabrique de la gloire. Héros et maudits de l'Histoire*, de Laurent Avezou (PUF), une réflexion sur la mémoire collective qui se joue de la vérité historique.

« Trump, ce héros voltairien ! »

Maurice Genevoix au Panthéon. Pour vous, selon votre définition, est-ce un héros ?

L.A : « Ce ne sont pas les héros qui entrent au Panthéon, mais les grands hommes. Le héros tend vers la démesure, le grand homme s'en tient à l'humanité, reste à hauteur d'homme, coude à coude, en empathie avec ses semblables. Voltaire, le premier à être revenu de l'héroïsme à l'antique, considérait les héros comme des destructeurs du genre humain et les grands hommes comme ses bienfaiteurs (bien sûr, il se classait dans cette dernière catégorie). Selon cette distinction, Maurice Genevoix est un grand homme. Que garde-t-on de lui ? L'auteur de *Ceux de 14*, où il témoigne de sa profonde solidarité avec ses semblables, les poilus engagés dans ce suicide de la civilisation que fut la Grande Guerre, ni héros, ni martyrs, mais témoignant du pathétisme poignant de la condition humaine.

Trump perdant aux élections. Pour vous, est-ce un maudit ?

Je serais plutôt tenté d'en faire un héros selon la définition voltairienne que je viens d'énoncer ! Plus exactement, Trump est une exaspération de l'héroïsme à l'antique, son avatar grimaçant ! Loin d'être un maudit, il porte la malédiction sur un système démocratique qui semble à bout de souffle, comme s'il le sommait de se reconfigurer avant qu'il ne soit trop tard. Il faut donc distinguer à son sujet entre la réalité (un bouffon opportuniste et populiste qui a réussi à glisser sa grosse carcasse entre les mailles détendues du filet électoral) et la leçon historique à tirer du personnage, mauvaise conscience d'une démocratie libérale qui



Laurent Avezou, paléographe, professeur de classes préparatoires et essayiste.

perd de sa représentativité populaire et n'arrive plus à combler ce qui est à la base de l'héroïsation : le besoin d'incarnation.

Voyez-vous une évolution de la figure héroïque de De Gaulle à la lueur de la commémoration du cinquantième anniversaire de sa mort ?

De Gaulle est entré – et est resté – dans l'histoire comme ce héros prométhéen qui a dit « non » : à la défaite, à la république parlementaire, aux grandes puissances, à l'Europe des technocrates. Puis, il y a eu mai 68, et le vieil homme a été dépassé par des évolutions qu'il n'avait pas perçues. Cinquante ans après, le revoilà, objet de toutes les sollicitations, et surtout humanisé, « grand hommisé », si j'ose dire : de Gaulle qui rit, de Gaulle qui pleure, de Gaulle qui aime. La constante qui transcende ces évolutions, c'est le verbe. Déjà en 1940, à Radio Londres, il était « le général

micro ». De Gaulle, c'est une voix (la voix de la France, si on veut, mais pas seulement), sortant de la caisse de résonance qu'est ce corps « hénarume », c'est une gouaille à qui on ne la fait pas. Ce qui le rend très actuel : épris de grandeur, il semble toujours ajouter « à quoi bon ? ».

Le 13 novembre, 5 ans. La célébration des victimes remplacerait-elle désormais celle des héros ?

Désabusées, revenues des idéologies qui les portaient, nos sociétés sont fatiguées des héros, qui ont été abîmés par les totalitarismes : quels héros, dans leur catégorie, ont été plus accomplis, puis plus maudits, que Hitler et Staline ? Faciles à exécuter, ceux-là étaient pourtant les héritiers des nationalismes du XIX^e siècle qui ont porté Napoléon au pinacle. On comprend que notre époque se méfie de la démesure. Il n'y a donc plus que des héros du jour, secouristes, lanceurs d'alertes ou défenseurs de l'environnement, qui peuvent susciter l'identification et le ralliement, mais sont vite remplacés par d'autres sur la Toile. Alors oui, la célébration des victimes devient le soin palliatif à un héroïsme en berne. Mais, comme ce dernier, il contient son avatar : la victimisation universelle. »



Le *Caoua des idées* hebdo est édité par L'Agence Les Influences. Sort les vendredis (sauf mois d'août). 48 numéros/an. Directeur de publication : Jean-Frédéric Pianelli. Conseillère éditoriale : Isabelle Pontallier. Directeur de la Rédaction : Emmanuel Lemieux. Éditorialistes : Saint-Oma, Arnaud Viviant, Blancafort, Nicolas Chemla. Rédaction : Sylvain Boulouque, Jean-Marc Loubet, François L'Yvonnet, Sylvie Taussig. Photographes : Gérard Cambon, Olivier Roller. DA : Jean-Luc Hinsinger. Mise en page : Arnaud Lemaire - Samarcande. Webmasteriat : Lionnel Fortuny - Samarcande.

Rédaction : 23, rue Bénard, 75014 Paris.
Commission paritaire : 0922 X 94315.

Une info à transmettre,
une question à poser :
caoua@lesinfluences.fr

CHIENS DE FAÏENCE

Dans le grand cimetière des héros, l'historien n'est pas le seul à faire le tri. La mémoire collective fait un sort à ses figures glorieuses, elle les tord comme du caoutchouc, elle les dimensionne et les rencogne à coup de poing dans une niche des valeurs du moment. Héros un jour, maudit un autre ou vice-versa. Ou pire, décoté en chute libre.

Laurent Avezou écrit également la formation des antihéros, disposant quelques figures de géants en chiens de faïence. L'auteur propose ainsi une galerie aux antagonismes électriques,

ou étrangement complémentaires, si ce n'est complices : Clovis et Vercingétorix, Danton et Robespierre, Jeanne d'Arc et Isabeau de Bavière, de Gaulle et Pétain. Mais notre époque fatiguée « a éparpillé » ses héros, instruit également l'essayiste, qui de soldats, combattants, sont aujourd'hui sportifs ou savants. Le paradoxe : moins il y a de héros incarnés, plus ils prolifèrent. L'Empyrée est devenu une vaste pop culture réglée par Netflix et les industries de la fiction.

E.Lx

La Fabrique de la gloire, Laurent Avezou, Puf, 360 p., 21 €. Paru février 2020.